

J.-K. Huysmans et Georges Rodenbach

par G. Vanwelkenhuyzen – Mercure de France, 1^{er} février 1934

On sait qu'en Belgique, aux alentours de 1880, un groupe de jeunes gens, épris de littérature et d'art, avaient entrepris de rénover les lettres françaises de leur pays. Groupés autour de Max Waller, l'actif directeur de la *Jeune Belgique*, ils ne cessèrent durant des années de combattre les représentants médiocres et attardés de la littérature officielle. Grâce à leur tapageuse campagne, ils parvinrent à imposer leurs jeunes et vigoureux talents à l'attention d'un public jusqu'alors hostile ou indifférent.

J.-K. Huysmans, au cours de ses successifs séjours en Belgique, avait noué des relations avec quelques-uns des futurs initiateurs de ce mouvement. A l'heure de la lutte, il ne manqua pas d'encourager les efforts des jeunes écrivains et continua d'entretenir avec eux des rapports de cordiale estime. Dans une lettre adressée, en 1895, à l'abbé Henry Moeller, l'auteur d'*En Route* déclarait : « Je connais presque tous les rédacteurs de la *Jeune Belgique*, Giraud, Gilkin, Verhaeren, qui n'y est plus et qui tous sont, à des époques différentes, venus me voir¹. »

Quand parut, en 1887, le recueil collectif du *Parnasse de la Jeune Belgique*, Huysmans, à qui Giraud avait adressé le volume, disait combien il avait été heureux « de lire des vers et non de la prose mal rythmée débringuant de la filoseille obscure sur des idées occultes ». Et il ajoutait : « Vous faites de la vraie bonne besogne à Bruxelles et je vous en félicite et de bon cœur². »

Rodenbach, vers la vingt-cinquième année, ayant, lui aussi, combattu dans les rangs des *Jeune-Belgique*, partit d'assez bonne heure pour Paris, où il ne tarda pas à conquérir de nombreuses sympathies littéraires.

On s'étonnera peut-être de l'estime que l'intransigeant et sarcastique Huysmans ne cessa d'avoir pour le dandy aimable et grave que fut le poète belge. Rien n'est en vérité plus éloigné de l'âpre réalisme de *Marthe* ou des *Sœurs Vatard* que le charme élégiaque des *Tristesses* ou le maniérisme délicat de *L'Hiver mondain*. Mais les deux écrivains devaient, en dépit de ces divergences, se découvrir des aspirations et des goûts communs. Les hasards de la vie littéraire leur ménagèrent d'ailleurs maintes rencontres ; outre qu'ils furent l'un et l'autre parmi les familiers des Goncourt³, ils fréquentèrent, dès 1888, chez Camille Lemonnier, qui passait la saison d'hiver à Paris⁴.

1 *Durendal*, 1908, pp. 169-173. Lettre datée de Paris, 20 juillet 1895.

2 *Jeune Belgique*, 1887, p. 391, Mémento.

3 *L'Hiver mondain*, qui parut chez Kistemaekers en 1884, porte en épigraphe une pensée de Goncourt. Voir aussi dans le *Journal* les diverses allusions au ménage Rodenbach.

4 Huysmans et Rodenbach assistent, en 1880, aux funérailles de Barbey d'Aurevilly et à celles de Villiers de L'Isle-Adam (Rodenbach, *Evocations*, p. 204 ; G. Coquiot, *Le vrai J.-K. Huysmans*, p. 236).

Chose curieuse, Rodenbach, dès 1879, évoquait dans l'une des poésies du recueil des *Tristesses*, intitulée *Cellules et Salons*, au milieu de la griserie d'un bal élégant, l'austère figure de moines en prières

*Pendant que nous chantons, - conjurant les dangers,
Peut-être empêchent-ils que l'orage n'éclate.*

Vivante antithèse, longuement développée, par laquelle le poète exprimait, d'une manière saisissante, le dogme de la substitution mystique que le panégyriste de Sainte Lydwine devait, plus tard, célébrer en des pages enthousiastes. Huysmans aimait pèleriner à travers les villes d'art des Flandres ; l'écrivain belge s'attarde devant les mêmes tableaux des musées de Bruges et d'ailleurs. Aussi découvre-t-il sans peine, dans le triptyque que forment *A Rebours*, *Là-Bas* et *En Route* le coloris vigoureux des maîtres flamands, dont Huysmans il ne l'ignore pas est le descendant. Ne connaît-il pas lui-même les curiosités, inquiètes et troublantes, de celui dont il signale la « sensualité nouvelle à subodorer la senteur malade des églises : nappes d'autel défraîchies, encens fané et cires mortes de se pleurer⁵ » ? Huysmans, d'autre part, dans une lettre à G. Coquiot, son ami et futur biographe, confiait son dédain pour les productions les plus récentes, mais ajoutait aussitôt « En fait de volumes modernes, je lis cependant Descaves, Rodenbach, Lorrain, parce que je leur trouve beaucoup de talent⁶. » Cette exceptionnelle sympathie à l'égard de l'écrivain belge ne doit point nous surprendre.

Ne croirait-on en effet retrouver les goûts du singulier des Esseintes dans ces lignes où le romancier français tente de définir le talent de l'auteur de *Bruges-la-Morte*:

« Il choyait aussi le pas tout à fait bien portant et néanmoins le pas très malade, qui permet de se dorloter, sans souffrir, dans des chambres closes; il était, en vers surtout, le chanfre des convalescences, le dilettante de musiques lointaines entendues du fond de pièces à peine éclairées par des lueurs de lampes qui se dédorant, à mesure qu'elles sortent du cercle tracé par la cloche parée des abat-jour. »

Huysmans approuve Rodenbach de découvrir quelque chose d'étrange et de fatal sous le calme d'emprunt de la petite ville flamande. Lui-même trouve qu'elle est « à la fois mystique et démoniaque⁷ et, après des années, se plaira à vanter encore l'attrait tout particulier de ses béguinages. » Il ne semble pas, dit-il dans *l'Oblat* et peut-être songeait-il aux évocations nostalgiques et troubles de *Bruges la Morte* Il ne semble pas qu'il y ait d'endroits plus reposants et, en même temps, plus incitants pour un peintre ou un écrivain qui voudrait

⁵ Rodenbach, *l'Elite* (1898), p. 124.

En 1891 déjà, dans un article de la *Revue Bleue* (avril 1891) consacré à la *Poésie nouvelle* (à propos de décadents et symbolistes), Rodenbach signalait l'influence d'*A Rebours*, qui en 1884 avait contribué, disait-il, à faire connaître Verlaine et Mallarmé. Quelques années plus tard (1895), s'efforçant de montrer, dans une étude parue dans la *Revue Encyclopédique*, que l'atmosphère de Paris est favorable au labeur littéraire, il citait, après d'autres exemples, parmi lesquels le sien, ceux de Goncourt et de Huysmans qui « doivent vivre à Paris, comme un paysan vit sur son champ ». G. Rodenbach, *Evocations*, p. 123 et pp. 229 à 270.

⁶ *Le vrai J.-K. Huysmans*. Lettre-préface, datée de 1896.

⁷ *De Tout*, Bruges.

œuvrer à la gloire de Dieu, un tableau ou un livre⁸. On le voit, si le naturaliste à tous crins que fut Huysmans à ses débuts contraste singulièrement avec Rodenbach, l'écrivain converti s'apparente à lui par maints traits de son talent : l'aristocratique dédain du siècle, la recherche de l'artificiel, la religiosité inquiète, le raffinement subtil et maladif du goût.

Quelques lignes combien émouvantes écrites par Huysmans à la mort du poète, disent la sincère affliction de l'ami. Dans une lettre à Arnold Goffin, un autre confrère de Belgique, il annonçait de Paris, le 28 octobre 1898 : « Nous enterrons aujourd'hui même le pauvre Rodenbach, si vivant, il y a encore quelques jours. Quelle tristesse ! »

Le chapitre sur J.-K. Huysmans, dans le recueil d'études intitulé *l'Elite*, que Rodenbach signait l'année même de sa mort, les pages pénétrantes consacrées d'autre part à l'auteur de *Bruges-la-Morte*⁹ et recueillies dans *De Tout*, demeureront comme le témoignage de la réelle sympathie qui unissait les deux écrivains.

8 *L'Oblat*, Paris, Stock, 1903, p. 344.

9 Ces pages parurent d'abord dans *l'Echo de Paris* du 1er février 1889 (Voir Bulletin de la Société J.-K. Huysmans, n° 5 ; Pierre Galichet : *La collaboration de Huysmans à l'Echo de Paris*).